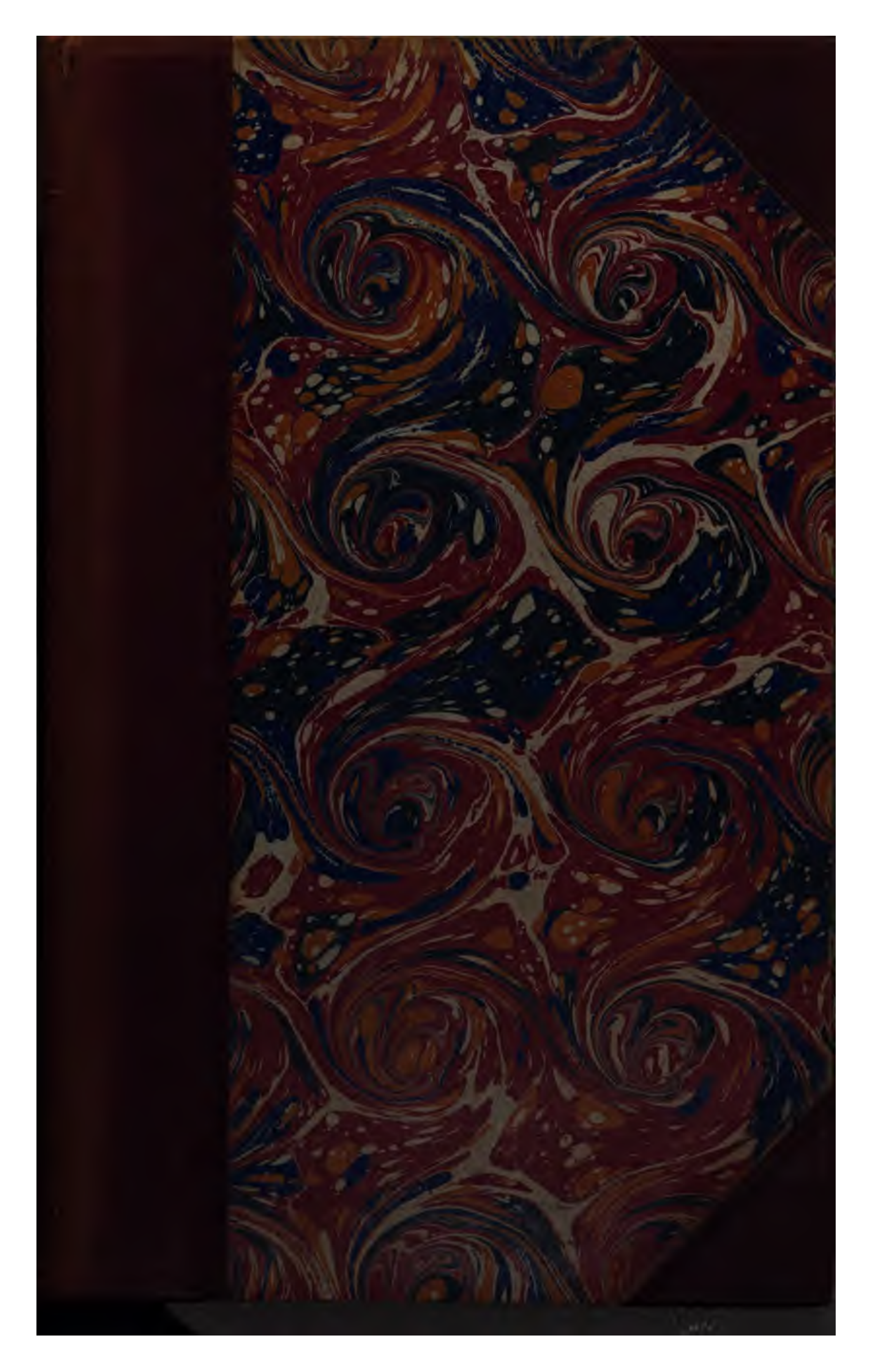



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



PETIT DICTIONNAIRE DU PATOIS NORMAND.

Evreux, Canu, imp.

PETIT DICTIONNAIRE DU PATOIS NORMAND EN USAGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE PONT-AUDEMER.

Par L.-F. VASNIER.

ROUEN,
A. LEBRUMENT, LIBRAIRE,
QUAI DE PARIS, 55.

M. DCCC. LXII.

La première pensée de ce *Dictionnaire* remonte à une époque déjà éloignée. A chaque voyage que VASNIER faisait dans sa ville natale, il notait avec soin les mots patois qu'il saisissait au passage dans ses excursions à travers champs, et son projet, bien arrêté dès lors, était de continuer sa collection et de la livrer un jour à la presse, avec tous les développements dont un pareil sujet pouvait être susceptible. Mais lorsque sonna pour lui l'heure d'utiliser, au profit de ses goûts pour l'étude, les loisirs qu'il avait eu le mérite de se faire, sa santé su-

bissait une funeste atteinte, et il lui devint impossible de s'occuper désormais, aussi sérieusement qu'il l'aurait voulu, de ce projet de publication, et de plusieurs autres dont il avait également ébauché quelques parties.

Quoi qu'il en soit, averti par des accidents successifs qu'il n'avait pas à compter sur l'avenir, VASNIER se hâta de réunir, telles qu'on les trouvera dans cette brochure, les notes qu'il avait antérieurement recueillies et qu'il complétait de jour en jour; mais il ne lui fut pas donné de présider lui-même à leur impression. En les publiant aujourd'hui, d'accord avec sa famille, je m'acquitte d'une mission que l'amitié m'avait confiée.

N'ai-je pas aussi le devoir de consacrer quelques lignes à la mémoire de l'ami qui n'est plus?

LOUIS-FRANÇOIS VASNIER naquit à Pont-Audemer, en 1802. Sa famille n'avait pu lui donner qu'une éducation assez restreinte; mais il suppléa lui-même à ce qu'elle avait d'insuffisant, grâce à son ardeur pour l'étude, puissamment secondée d'ailleurs par une intelligence peu commune. Il avait d'autant plus la passion de s'instruire, qu'il se sentait dès lors entraîné par une sorte de vocation littéraire. En 1824, il faisait représenter, dans sa ville natale, un vaudeville qui obtint du succès, et, deux ans après, l'inauguration d'une nouvelle salle de spectacle et un incident de théâtre lui fournissaient l'occasion de quelques pièces de vers qui ne furent pas moins bien reçues. C'était ainsi qu'il cherchait à se distraire de ses arides travaux d'employé à la Recette particulière.

Comme tous les jeunes gens qui se croient prédestinés pour la carrière des lettres, VASNIER rêva, un jour, que Paris pourrait lui donner gloire et fortune. Il quitta donc Pont-Audemer; mais les amères dé-

ceptions ne se firent pas attendre. Après cinq ou six années de rudes épreuves, il finit toutefois, à force d'énergie, par s'ouvrir une voie. La position qu'il parvint à se faire fut celle de greffier des bâtiments. Son avenir était assuré désormais; car chez lui aptitude et probité marchaient de compagnie.

Décoré de la médaille de juillet 1830, partisan des idées démocratiques, VASNIER prit une part active aux luttes légales contre le gouvernement de Louis-Philippe. Aussi fut-il successivement nommé lieutenant et capitaine dans la quatrième légion de la garde nationale de Paris, et à la révolution de 1848, chef de bataillon dans la même légion. En cette dernière qualité il a été mentionné honorablement pour sa conduite dans les déplorables affaires de juin.

Tout en consacrant ses soins aux affaires d'intéret matériel, VASNIER était loin d'avoir renoncé à ses goûts littéraires. Dans ses heures de repos, il a composé bon nombre de fables, de chansons et plusieurs pièces de théâtre. La littérature légère n'occupait pas, au reste, exclusivement ses loisirs. VASNIER a fourni au *National* quelques articles sérieux sur différents sujets, entre autres, une critique du livre de Jules Janin sur la Normandie, et Abel Hugo lui a été redevable de notes pour la partie de sa *France pittoresque* relative à la même province.

L'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) avait mis au concours, pour 1838, des études sur cette partie de la population qui forme, dans les grandes villes, une classe dangereuse par ses vices, son ignorance et sa misère. Un pareil sujet était en complète harmonie avec les tendances philanthropiques de VASNIER, qui entreprit de répondre aux questions posées. Son mémoire, quoiqu'il y manquât divers documents nécessaires, dont la communication avait été

PETIT

DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND.

» il faudrait vite créer une académie spéciale pour les
» retrouver. »

De semblables idées émises par les meilleurs linguistes devaient provoquer, dans les diverses provinces, des recherches sur les idiomes encore existants, ou ceux près de disparaître; et l'impulsion donnée produisit, pour notre province, le *Dictionnaire du patois normand*, par MM. Edelestand et Alfred Duméril, le *Glossaire du patois normand* de M. Louis Dubois, les ouvrages de l'abbé Decorde et autres.

Ces œuvres, pour la plupart très-étendues, remplies d'érudition et d'investigations arides, sont venues, non pas combler une lacune existante, mais jeter les fondations de la linguistique normande. Leurs auteurs pressentaient bien tout ce que ce travail aurait d'inachevé; car MM. Duméril ne manquent pas de dire que, *malgré le concours qui leur a été prêté, leur glossaire n'en est pas moins incomplet* [1].

M. Julien Travers, qui a édité et augmenté le Glossaire de M. Louis Dubois, disait : *Je sens bien, quoi qu'on fasse, qu'on n'arrivera jamais au complet dans ce genre de nomenclature* [2].

[1] Introduction au Dictionnaire du patois normand.

[2] Préface du Glossaire normand.

Nous avons remarqué, en effet, que les savantes investigations des auteurs que nous venons de citer, quoiqu'embrassant toute la province, s'étaient plus spécialement occupés du patois de la Basse-Normandie, et avaient donné peu de renseignements sur ceux du Lieuvin, du Roumois, du pays de Caux, du pays de Bray, du Vexin-Normand, de l'Evrechin et du pays d'Ouche qui composent la Haute-Normandie; et nous avons à signaler, pour notre compte, quatre ou cinq cents mots particuliers à l'arrondissement de Pont-Audemer, qui ne se trouvent dans aucune nomenclature : mais, ainsi que l'observe M. Duméril, *il est peu de villages qui n'aient des expressions entièrement inconnues aux autres*[1].

C'est donc un dictionnaire par arrondissement qu'il faudrait établir si l'on voulait présenter quelque chose d'à peu près complet sur un thème aussi complexe.

Sous l'influence de ces diverses considérations, nous avons été amené à dresser un *Dictionnaire des mots patois en usage dans l'arrondissement de Pont-Audemer*. C'est une pierre que nous apportons à l'édifice qui s'élève, et pour lequel de nombreux matériaux ont été offerts par nos devanciers.

[1] Introduction précitée.

Il est quelques uns de ces mots qui se trouvent dans les dictionnaires français, mais ils n'y figurent qu'à l'état de *vieux mot*, ou mot *hors d'usage*, tandis qu'ils sont encore fréquemment employés dans le langage de nos arrondissements.

Le philologue Genin écrivait : *L'étude du vieux français mène à reconnaître ce phénomène étrange qu'une langue à son origine est régulière, logique, dans toutes ses parties; et, à son point de perfection, pleine d'inconséquences et d'irrégularités* [1].

Sans adopter entièrement l'opinion paradoxale de Genin, qui taxe la langue française actuelle d'*inconséquence* et d'*irrégularité*, tandis qu'elle a plus de correction, et se prête à moins d'équivoques qu'aucune autre langue, puisque, par sa clarté et sa concision, elle est la seule employée dans la diplomatie européenne, nous conviendrons, cependant, que les modifications qu'on y a introduites l'ont plus souvent altérée qu'éclaircie; et que si le langage que nos pères parlaient aux 12e et 13e siècles paraît suranné, c'est grâce aux transformations que lui ont fait subir les linguistes. En outre, ils ont fait disparaître une foule de vieux mots

[1] Variations du langage français.

très-expressifs, qui n'ont pas d'équivalent dans la langue moderne.

M. A. Chéruel, d'accord en cela avec Ch. Nodier, s'exprime ainsi : *La prononciation normande rappelle l'ancienne orthographe et les formes de la langue du 12e siècle, telle que l'employèrent les trouvères normands ; et c'est dans les campagnes que l'idiome primitif des poètes normands s'est conservé presqu'intact* [1].

Cette opinion est vraie, et nous l'appuierons par de nombreuses citations prises dans les auteurs anciens ; mais, pour éviter de grossir ce recueil d'un grand nombre de mots altérés par la prononciation en usage, nous tracerons quelques unes des règles qui régissent le langage actuel, car, bien que non écrites, ces règles sont presqu'invariables.

C doux se change en *ch* dans les mots cinq, ceinture, commencer, maçon, façon, etc., qui se prononce encore aujourd'hui, comme au douzième siècle :

Payé pour *chinq* ous (œufs).

(Cartulaire du prieuré de St-Vigor, 1290.)

[1] Villes de France, tome 5.)

.... Grêles par la *cheinture.*
—Por ço ke contre li la guerre *comencha.*
—*Merchi*, ço dist Willame.
—*Recheu* fut à joie et à procession.
—Noef *chenz* et seisante et six ans acomplis èrent.
—Bien ressemble à son père de mœurs et de *fachon.*
—A Rome envéia as Normanz un *garchon.*

(Wace, roman de Rou.)

Le *soupechon* est de tout volable.

(L'advocacie, note dernière, 1326.)

Sire, *merchi*, dit la duchoisse.

(Roman de Robert-le-Diable.)

Payé aux *machons* et arbitres-juges...
—Pour la *fachon* de 43 aunes de teile.

(Comptes de l'hôpital de Bayeux, 1466.)

Par contre, *ch* est remplacé par *c* dur, *k* ou *q*, dans échapper, chandelle, charretée, vache, chien, chat, etc.:

Il *n'escapera* mie devant le fruit meur.

(Wace; roman de Rou.)

Et chambres pleines de *candelles.*

(Froissart.)

Pour quatre *carretées* de sablon.

(Compte de l'hôpital de Bayeux, 1466.)

Esse *vaque*, *mouque* ou escarbot.

(Vieille farce de Pathelin.)

Ch se change en *g* doux dans cheval, acheter, etc., qu'on prononce geval, ageter.

E fermé se change en *ai*, dans les mots autorité, bonté, député, dégoûté, etc., qui se prononcent, autoritai, bontai, députai, dégoûtai.

Eau se change en *iau*, dans bateau, beau, carreau, château, qu'on prononce, batiau, biau, carriau, châtiau:

Nés et *batialx* venir chargés devers la mer.

(Wace; roman de Rou.)

Biax et très-doux père glorious.

(La Court du Paradis, fabliau.)

Eau se change aussi en *et* dans couteau, chapeau, devanteau, etc., qui deviennent: coutet, capet, devantet.

Eur et *oir* se changent en *eux* dans abatteur, menteur, faucheur, battoir, mouchoir, miroir, etc., qui se prononcent : abatteux, menteux, fauqueux, batteux, moucheux, mireux.

J se change en *G* dur, dans geai, jatte, jambe, jarretière, etc.

Gambes ont longes et dreites.
(Roman de Rou.)

Le *gay* en furie martiale rompit sa cage.
(Rabelais; Pantagruel.)

Elle n'a pas de *gartières* à ses cauches.
(D. Ferrand; Muse normande.)

Nous et *vous*, se prononcent *nos*, et *vos*:

Prendrons ici le bien qui *nos* arrive.
(Thibault de Marly.)

La diphthongue *oi* se prononce *ai* ou *é*, comme dans poirier, poisson, voisin, avoir, moitié, etc. Sous Louis XIV, cette orthographe et cette prononciation étaient encore en vigueur, et, comme le dit Ed. Fournier, on écrivait et on prononçait: je *crais*, quoiqu'il en *sait*, qu'il fait *fraid* dans cet *endrait* [1]. M. Paulin Paris pense que *ai* employé pour *oi* vient des Italiens et des Normands.

Es vivers prendre li *pessuns*.
— Gambes ont longes é *dreites*.

[1] Essai sur l'histoire de l'orthographe.

— Noef chenz et *seisante* ans.
— Roem *envéia* as Normanz.
— Mieulx la voldreit *veir* niée u estranglée.
— Ne te chaut, dit li Dus, tais-*tei*.
— Ne son parent ne son *veizin*.

(Wace; roman de Rou).

........Sire compainz, ço *crei*.
Pur son seignor *deit* homme suffrir destreiz.
Paiens unt tort, chrestiens unt *dreit*.
Malvaise essample ne sera ja de *mei*.

(Thérould ; chanson de Roland.)

Sa cupe à batre é sa *peitrine*.

(Benoist de Sainte-Morc.)

Il *det aveir* sa livraison.

(Cartulaire du prieuré de St-Vigor, 1290.)

La *meitié* à Noël, et l'autre *meitié* à la Saint-Jean.

(Statuts de la corporation des bouchers de Bayeux, 1431.)

Tr se prononce *ter*, comme dans truie, truite, etc., qui se changent en téruie, téruite.

Il est d'autres locutions qui sont d'un usage fréquent dans la campagne, et dont les auteurs anciens offrent de nombreux exemples :

Av'ous, pour *avez-vous*.

Av'ous mal aux dents, maître Pierre?

(Vieille farce de Pathelin.)

Manju, pour *mangez:*

Et tos les autres qui *manjussent* o li.

(Mort de Garin.)

Quer point il ne *menjut* ni ne pooit parler.

(Wace; roman de Rou.)

Trestous ou *tertous* pour *tous:*

Par *trestoutes* les villes où Berthe trépassait.

(Berthe aux grans piés.)

Que je m'en voige, pour *que je m'en aille:*

Dictes, afin que je m'en *voise.*

(Vieille farce de Pathelin.)

Nous ne devons pas omettre une altération très-commune que subissent les verbes en *er*, et qui est connue sous le nom de boîte aux *i*:

J'y *allis*, je le *rencontris*, il me *montrit* de l'amitié, et je l'*épousis*.

L'an suivant que l'on dit
Langevin me *restaurit.*

(Inscription sur le couvent des cordeliers à Vire.)

On le voit, par ces divers exemples, et par ceux que nous citerons dans le dictionnaire, ce sont les formes du langage des 12e, 13e et 14e siècles dont nos paysans ont conservé la tradition; ils parlaient comme on écrivait alors. Si tout a été modifié depuis, si certaines lettres ont été supprimées pour rendre la langue plus douce, plus facile et plus correcte, si de nouvelles règles ont été établies par les grammairiens, et des entraves imposées par les académiciens pour fixer définitivement la langue française, — en supposant qu'il puisse y avoir quelque chose de définitif sur ce point comme sur beaucoup d'autres, — les gens de campagne, qui demeuraient étrangers à ces changements, sont restés fidèles au langage primitif.

Les proverbes populaires se rattachent si intimement à notre thème principal, que nous ne pouvions pas les négliger entièrement. Nous avons donc ajouté à ce dictionnaire un certain nombre des locutions proverbiales les plus remarquables en usage dans notre arrondissement.

Il n'était pas inutile, non plus, de montrer le patois local *en action*, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

C'est dans ce but que nous terminons cette notice par une paraphrase, en style vernaculaire, de la parabole de l'Enfant prodigue.

Nous devons à l'obligeance inépuisable de M. Alfred Canel de nombreux renseignements qui ont facilité et complété nos recherches. Aussi, tout en lui témoignant notre vive gratitude, serions-nous tenté de lui reporter le mérite de notre travail, si toutefois cet ouvrage en avait quelqu'un, et si, d'ailleurs, M. Canel n'était déjà assez riche de son propre fonds.

VASNIER.

PETIT DICTIONNAIRE DU PATOIS NORMAND

en usage

DANS L'ARRONDISSEMENT DE PONT-AUDEMER.

A

Abamir, v. a.; affadir, donner du dégoût; au propre et au figuré. — Je suis tout abâmi; cela m'abâmit le cœur.

Abiter, v. a.; toucher. Voyez *Biter*.

Abrier, v. a.; abriter.

Accamailler, v. a.; prendre au collet, lutter corps à corps. Pour exprimer qu'on a terrassé quelqu'un, on dit : « Je l'ai aecamaillé sous moi. »

Accouple, ou Accouplure, s. f.; menus linges accouplés ou disposés en faisceau pour la lessive.

Accouver (s'), v. pron.; s'accroupir comme l'oiseau qui couve ses œufs.

Acre, s. f.; ancienne mesure agraire, qui se divise en *vergées* et en *perches*.

Adirer, v. a.; égarer. Il a adiré son livre. On dit aussi s'adirer.

Affaitement, s. m.; assaisonnement.

Affaiter, v. a.; assaisonner, mettre un vase neuf en état de servir.

Affutiaux, s. m.; menus objets de parure.

Agonir, v. a.; accabler d'injures. Ils m'ont agoni; ou bien aussi: ils m'ont agoni d'injures.

Ahan, s. m.; travail pénible, respiration gênée.

Ahaner, v. n.; faire un travail pénible, respirer avec précipitation à la suite de violents efforts. — Pour se donner beaucoup de peine, Voltaire a dit: *suer d'ahan.*

Aigucher, v. a.; aiguiser. Je vais aigucher man coutiau; — Aiguchez-vous l'appétit.

Ailettes, s. f.; ailes de rouet à filer le lin, garnies de petites dents en fer et servant à diriger le fil sur le fuseau.

Aiteaux, s. m.; aileteaux, ailes naissantes. Ces poussins n'ont encore que des aiteaux. — Ce mot sert également pour désigner toutes les plumes qui commencent à sortir de la peau des oiseaux.

Aître, s. m.; du latin *atrium*; compartiment d'une maison. Ce bâtiment consiste en cinq aîtres.

Alauser, v. a.; donner des louanges. — Du latin *laus* ou *laudare.*— Kar bien y éteit alosée. (Wace; roman de Rou.)

Allou, s. m. travail à forfait, pour un prix convenu.

Allouer, v. a.; prendre ou donner du travail à forfait.

Allouvi, adj.; affamé. Il mange comme un allouvi. — Je suis affamé et allouvi de bien faire. (Rabelais; Pantagruel).

Allumelle, s. f.; lame de couteau.

Allure, s. f.; marche d'un cheval qui n'est ni le trot ni l'amble. L'allure fait entendre quatre batteries. « Ce genre de locomotion, fort usité au moyen-âge, s'est conservé plus long-temps en Normandie qu'ailleurs, et paraît même être spécial à cette contrée. » (Ephrem Houel, inspecteur des haras.) — Un cheval d'allure.

Amonter, v. a.; monter, gravir. — Amonteir sus au grand mostier. (Guillaume de Saint-Pair, roman du Mont-Saint-Michel.)

Amorauque, s. f.; camomille romaine.

Amouillant, adjectif qui s'applique aux vaches dans l'état de gestation. — Une vache amouillante est, à proprement parler, une vache dont la mamelle devient plus garnie de lait. — Aux Préaux, une source est appelée le Pot-Amouillant.

Amourette, s. f.; réséda.

Andier, s. m.; landier. Dans la basse latinité *anderius*. « Une payelle et ung andier. » (Cartulaire de Corbie.)

Angoisser, v. a.; donner de l'angoisse, de la douleur, chagriner. — « Malade fut et angoissous. » (Roman du Mont-Saint-Michel.) — Il ne faut pas vous engoisser si fort.

Annouiller, adjectif qui s'applique aux vaches qui n'ont pas conçu et que l'on destine à la boucherie. — Une vache annouillère.

Annuit, adv. de temps; aujourd'hui. Ce mot est-il conservé de l'ancien usage des Celtes qui comptaient par nuits et non par jours? —Les trouvères normands Wace, Benoit et Guillaume de Saint-Pair écrivent *anuit, ennuit;* Marot écrit : *anuict.* — N'est-ce pas plutôt la traduction du latin *hodie*, et ne conviendrait-il pas d'écrire *anhui?*— *Hui* est l'ancienne traduction d'*hodie* et on la retrouve dans le mot *aujourd'hui.*

A quant et, adv.; avec, en même temps que.— « Mais allant quant et ly jusques à Notre-Dame.» (D. Ferrand, Muse normande.) — « Les marques du déplaisir que j'emporte quant et moy.» (Testam. de Gautier-Gaiguille), etc.

Aqueuter, v. a.; épuiser, abattre. Il aqueute ses gens à force de travail.— Je ne veux pas m'aqueuter faute de nourriture.—Ce verbe paraît avoir été appliqué principalement aux animaux qui, épuisés par la faim, la fatigue ou la maladie, ne peuvent se redresser et qu'on soulève par la queue pour leur venir en aide.

Argancher, v. a.; tracasser, tourmenter.

Arias, s. m.; embarras, ennui, tracas.—Pur li grant arias kil reciet. (Wace, roman de Rou.)

Arure, s. f.; parcelle de terre labourée, traits de charrue.

Assegrir, v. n., rester calme, se tenir en repos. Il n'assegrit point.

Assot, s. m.; ennui, tourment.— On dit aussi assotement.

Assoter, v. a.; ennuyer quelqu'un au point de le rendre sot.

> Que voulez-vous que je vous die,
> Jeunes assotés amoureux.
>
> (Ch. d'Orléans.)

Atignole, s. f.; boulettes de viande hachée que font les charcutiers.

Atot, s. m.; un sot, un endormi. On dit aussi : Atot begin, ou beguin.

Attendis, ou a l'attendis, conj.; en attendant.

Attraiter, v. a.; dresser, former, instruire. —Attraiter un cheval. — On ne l'emploie guère que dans ce cas.

Auge, s. f.; outre ses significations ordinaires, on l'emploie pour pétrin.

Ava, prép.; à travers, le long. Ava la campagne. — Aval est le contraire d'amont, qui, cependant, signifie aussi à travers, le long. L'aval indique la descente; l'amont indique la montée. Si un homme suit le cours de l'eau, il se dirige ava la vallée; s'il en remonte le cours, il marche amont la vallée. —Amont et ava s'emploient aussi sans régime : il est allé amont, il est descendu ava. — Le vent d'amont est celui qui souffle des terres; le vent d'ava est celui qui vient de la mer.

Aveindre, v. a. et v. n.; bien faire une chose, parvenir, réussir. — Je n'y aveindrai pas; voilà du linge qui est mal aveint, c.-à-d. mal blanchi.....

Aveinerie, s. f. ; terre ensemencée en avoine.

Avouer, v. a. ; consommer. — Elle m'a avoué deux morceaux de savon.

Avoue-tout, s. m. ; bobèche disposée de manière à consommer entièrement les bouts de chandelle.

Av'ous, contraction, pour : avez-vous.

B

Bafrer, v. n. ; manger avec avidité. — « Y no faut sans baufrer par fois trousser nos quilles. » (Musenormande.)

Bagnole, s. f. ; charrette, voiture délabrée.

Bagoulier, s. m. ; qui fait du bagout.

Bagout, s. m. ; loquacité, paroles stériles.

Bailler, v. a. ; donner. Souvent le futur de ce verbe se contracte; au lieu de : Je baillerai, on dit : Je bârai, etc.

Baller, v. n. ; pendre, être pendant. — Les bras lui ballent ; il a les bras ballants — « J'avois de biaux gartiers... qui me balloient ava les gambes. » (Vieilles chansons normandes)

Banneau, s. m. ; tombereau. Au xv[e] siècle, on disait : Bennel ; — plus tard, Bannel. (Archives de Pont-Audemer).

Banque, Banquée, s. f. ; terre relevée, sur le bord d'une gueule de fossé, pour servir de clôture.

Bar, s. m. ; établi incliné sur lequel on pose les

troncs d'arbres destinés à être débités en planches.

Barre, s. f.; barrière. — Un villageois poli reconduit les visiteurs jusqu'à sa barre.

Barret, s. m.; porte à claire voie que l'on place, comme supplément de fermeture, à l'entrée de la cuisine d'une maison rurale, pour empêcher l'invasion de la volaille.

Bats-ta-lessive, Bat-a-lessive, Batte-lessive, s. f.; nom vulgaire donné à l'oiseau nommé hochequeue, bergeronnette ou lavandière.

Baudet, s. m.; lit de sangle.

Baverette, ou Bavette, s. f.; pièce d'estomac qui surmonte le tablier des paysannes.

Baveuse, s. f.; tablier montant qu'on met aux enfants pour garantir leurs vêtements.

Béatilles, s. f.; abats, fressures.

Bécot, s. m.; baiser.

Bécoter, v. a.; donner des baisers.

Bédachon, s. m.; le dernier éclos d'une couvée de poussins. Par extension, l'enfant dernier né.

Bedan, s. m.; nom d'une variété de pommes à cidre.

Bédière, s. f.; lit. — En anglais, *bed* signifie lit.

Béguer, v. n.; bégayer.

Beigne, ou Bigne, s. f.; bosse dans les chairs, provenant d'une contusion.

Beinder, v. n.; tirer au sort pour savoir qui jouera le premier.

Benne, ou Bine, s. f.; réservoir en paille, ayant la forme d'un grand baril, et destiné à conserver le grain.

— On dit proverbialement : sas (saoul) comme une bine.

BER, s. m.; berceau. — « Et maint enfez petis en ber envelupé. » (Roman de Rou.).— « Ce qui s'apprend au ber ne s'oublie qu'au ver. » (Prov. normand.).

BÉRE, ou plutôt BEIRE, s. m.; cidre. — Du verbe boire, qui se prononce beire.

BESER, v. n.; courir ça et là, être toujours hors de chez soi.

BESOT, s. m.; même signification que bédachon.

BÉTOURE, ou BÉTOIRE, s. f.; puisard ou perte d'eaux qu'on établit dans un champ.— Au figuré, un ivrogne.

BIBE, s. f.; petit bouton ou tumeur à la peau.

BIBET, s. m.; moucheron.

L'araigne qui tous les ans
Faisoit son nid au dedans,
Avec mouches et bibets
Qu'elle prenoit dans ses rets.
(Vieilles chansons norm.)

BISC-EN-COIN (DE) ; de travers, en diagonale.

BITER, v. a.; toucher. — « De moi je n'y bite tant que l'on m'assaille. » (Farce des Pates Ointes.) — Voyez *abiter*.

BLAÎTE, ou BLÊTE, s. f.; pelotte de neige, morceau de terre.

BLAÎTER, ou BLÊTER, v. a.; jeter des blaîtes.

BLÈQUE, adj.; blette, mou. — Une poire blèque. — D'un homme sans énergie, on dit proverbialement : il est mos comme une peire blèque.

Blérie, s. f.; terre ensemencée en blé. — « Une belle campagne de blaerie ». (De Bras; antiquités de la Normandie.)

Blesse, ou **Blèche**, s. f.; mal intérieur provenu à la suite d'une chute. — « Le médecin à l'urine déclara que l'enfant avait une *blesse*. » (Canel; notice sur l'abbé Baston.)

Blin, s. m.; bélier.. — « La toison du belin, en lieu de manteau Sébelin. » (Roman de la Rose.)

Blinguer, v. n.; regarder en clignant les paupières, prendre ses mesures pour toucher un but.

Blot, s. m.; lourdaud qu'on ne peut faire changer de place.

Bluette, s. f.; petite plante des bois, nommée vaccinium myrtillus.

Boise, s f.; morceau de bois. — « La boise de Saint-Nicaise de Rouen était une poutre immense scellée avec des barres de fer dans le cimetière de l'église et qui servait de siège magistral. » (Floquet; Revue de Rouen 1836.)

Boisette, s. f.; petite boise.

Boquette (*Noix*) ; noisette des bois.

Botte, s. f.; tonneau de la contenance de 500 pots, plus court et plus ventru que ceux de l'arrondissement de Pont-Audemer, qui mesurent 600. La botte est plus spécialement en usage à Rouen.

Bouffer, v. n.; manger avidement, à pleine bouche. Un *bouffe-la-balle* est un gourmand.

Bourguelée, s. f. ; feu de joie.

Bourre, s. f. ; femelle du canard.

Bourret, s. m.; canard. — Il est goulu ment un bourret.

Bourrette, s. f.; petite bourre.

Bousin, s. m.; bruit, tumulte, et, par extension, un mauvais lieu.

Boustifaille, s. f.; grande chère.

Bouter, v. a.; mettre. — « Boute-les toujours chinc à chinc. » (Farce des Quiolards).

Brangé, adj., que l'on emploie pour qualifier les bêtes bovines, dont le poil est nuancé en bandes verticales.

Braudé, adj.; barbouillé, sali.

Braudée, s. f.; femme de mauvaise vie.

Brauder, v. a. — Il est braudé jusqu'aux oreilles.

Brée, s. f.; l'oiseau appelé rouge-gorge.

Brèque-dent, s. m. et f.; une personne qui a des dents de moins.

Breuille, s. f.; ventre, entrailles.

Breuillu, adj.; qui a un gros ventre.

Brichet, s. m.; pain que l'on fait pour les bergers.

Brignotter, v. n.; manger du bout des dents, mangeotter, comme on dit vulgairement.

Brin, s. m. et adv.; peu. — Le brin de bien que j'ai. — Avec une négation, il signifie nullement : il ne lui en est brin resté.

Brinche ou Bringe, s. f.; menu branchage pour allumer le feu.

Brou, s. m.; le gui (viscum album), plante parasite qui pousse sur les pommiers et autres arbres.

Broue ou Brouée, s. f.; mousse ou écume qui se dé-

veloppe à la bouche des chevaux, à la gueule des chiens enragés, etc.

BRUINER, v. impers. ; brouillasser.

BRUISSOUR. s. f. — « Un enfant s'esbattoit par soy d'un petit moulinet fait d'une noix. » (Rabelais.) Ce moulinet est fait dans notre contrée avec un noyau d'abricot et il a pris son nom du bruit sourd qu'on en tire.

BRUMENT, s. m. ; nouveau marié, le mari de la bru.

BUHOT, s. m. ; corne dans laquelle les faucheurs tiennent et humectent leur pierre à aiguiser.

BUNETTE, s. f.; fauvette d'hiver.

BUSOQUER, v. n. ; s'occuper de peu de chose, passer son temps à des riens.

BUTER, v. n. ; chopper.

BUTTE, s. f. ; jeu qui se joue avec un bouchon sur lequel on empile des monnaies et que l'on vise à renverser avec d'autres monnaies.

C

CABINE, s. f. ; ravin profond, trou creusé par l'eau.

CACHE, s. f. ; c'est tout simplement le mot chasse. On l'emploie avec diverses significations ; ainsi : du cidre qui a de la cache est du cidre qui a de la force ; — une vache qui est en cache est celle qui *bése* , c'est-à-dire qui court dans le pré avec une sorte de frénésie, ce qui arrive notamment à l'époque du rut.

Cachette, s. f. ; mèche de fouet. En rectifiant la prononciation, ce mot donne : chassette.

Cadœil ou Cadœuil, adv. ; louche, qui regarde de travers.

Caïeu, s. m.; moule, coquillage bivalve.

Caimand, voy. Quaimand.

Caleux, adj.; indolent, paresseux, qui n'a pas de courage. — En style familier, caler ou caller la voile signifie baisser le ton, se soumettre. C'est de là que *caleux* doit venir.

Calimoulettes (a); à califourchon. — On dit aussi, tout simplement : à moulettes.

Callouet, s. m. ; petit caillou.

Cambrette, s. f. — Ce mot, qui signifie petite chambre, est employé généralement pour désigner la laiterie, l'endroit où l'on dépose le lait.

Cane, s. f.; cruche en fer blanc pour le lait, ou en terre cuite pour d'autres usages.

Canir, v. a. et pron.; chancir, moisir.

Canivieux, s. m. ; chènevis.

Capet-teigneux, s. m. ; la grande bardane.

Capogner, v. a. ; froisser, pétrir, déchirer avec les mains. — Ils se sont rudement capognés l'un et l'autre.

Capufos ou Capifos, s. m. ; colin-maillard.... ; jeu grec, selon Hesychius. « — Vous eussiez cru qu'ils fussent gens jouant au chapifou. » (Rabelais.)

Carpeleuse ou Charpeleuse, s. f. ; chenille. — Charpeleuse signifie littéralement chair velue.

Casselogne, s. f. ; couverture servant à envelopper les enfants.

Castabroui, adj.; à moitié ivre, entre deux vins.

Castafouine, s. f. ; matière fécale.

Caton (a), adv. ; en cachette, comme on dit ailleurs à catimini.

Catonnet, s. m. ; fleur du saule et du coudrier.

Cauffaille, s. f.; bruyères, joncs-marins, genêts ou broussailles mis en fagot pour chauffer le four.

Caumée, s. f.; portion de la tige du blé d'abord laissée sur pied, au moment de la moisson, et recueillie ensuite séparément avec l'herbe pour la nourriture des bestiaux.

— La véritable orthographe est chaumée.

Censément, adv. ; pour ainsi dire, à peu près. — Il est censément malade.

Chabrena, s. m.; savetier.

Chacouder, v. a. ; jouer du coude avec quelqu'un, en signe d'intelligence.

Charfouir, Sarfouir ou Serfouir, v. a. ; bêcher la terre au pied des arbres fruitiers.

Charrière, s. f.; côte encavée par l'écoulement des eaux pluviales de la plaine.

Chemineau, s. m.; petit pain fait de pâte passée dans l'eau chaude avant la cuisson, et dont on ne fait usage que vers le temps du carême.

Cherme, Cherne ou Charme, s. m.; fosse pour planter un arbre, ou la portion de terrain bêchée au pied d'un arbre, quand on le serfouit.

Chibot ou Cibot, s. m.; ciboule. — On dit proverbialement : se tenir droit comme chibot.

Chicon, s. m.; laitue romaine. — On dit aussi un chicon de pain, pour un morceau de pain.

Chidrer, v. n.; s'affaisser, rompre sous le poids. — Cet arbre a tant de fruit qu'il en chidre.

Chignelle, s. f. ; prunelle sauvage.

Chincher et Sincher, s. m.; fripier. — Il y a à Rouen une rue de ce nom, « où ch'est que ces chinchers étalent leurs habits. » (Muse norm.)

Chiquette, s. f. ; linge usé, déchiré. — C'est une chiquette; — il n'est que couvert de chiquettes. — Un petit morceau de pain est appelé, par extension, une chiquette de pain.

Chochonner, v. n.; posséder, entretenir et utiliser un cheval en commun.

Choper, v. a. et v. n.; trinquer. — On dit indifféremment : chopons, ou chopons nos verres. — L'emploi de ce verbe devient plus rare.

Choquer, v. a. et v. n. ; trinquer.

Chouler, v. a. ; brusquer, mal recevoir.

Chouque, s. f.; grosse racine d'arbre , et aussi tout le pied de l'arbre.

Chouquet, s. m.; tronc de bois qui sert de siège et à divers usages de cuisine. — « L'un apportoit des chouquets de pommier. » (Muse normande.)

Clafrée, s. f.; surabondance. — Il y avait une clâfrée de fricot. — On emploie principalement ce mot pour exprimer l'effet produit sur le sol par une masse plus

ou moins liquide qu'on y jette. — En voilà une clâfrée!

Clanche, s. f.; loquet de porte.

Clancher, v. n.; lever la clanche.

Clapot, s. m. — Ce mot s'emploie pour exprimer l'action d'un homme qui fait de l'embarras pour rien, — qui se mêle de tout sans motif et sans utilité.

Clapotier, s. m.; qui cause et se mêle de tout à tort et à travers.

Claque, s. f.; bavard ou bavarde.

Claquet, s. m.; nom populaire de la digitale.

Cliche, s. f.; diarrhée. — De cliche on a fait *clichard*.

Clinque, s. f.; coqueluche.

Cocheux, s. m.; sorte de verger rempli d'arbres fruitiers à couteau qui ne se trouve que dans les communes du Marais-Vernier et de Bouquelon.

Cocoponette, s. m.; homme qui s'occupe du ménage, tâtillon, chauffe-la-couche. — On dit dans le même sens: un metteux de poules couver.

Cœuru, adj.; qui a du cœur, de la force, de la consistance. — Un homme cœuru. — Du cidre cœuru. — Une poire cœurue (celle qui a des qualités opposées aux qualités de la poire fondante.)

Coimeler, v. n.; pousser des cris plaintifs, pleurer en criant.

Coinche, adj.; dissimulé, qui regarde de travers ou en dessous.

Coqcidrouille, Coqcigrue, s. m.; grand dadais.

Cotteret, s. m.; bois de grosseur moyenne, lié en faisceau, pour le chauffage ou la cuisine.

Couchette, s. f.; linge de propreté que l'on met autour des jeunes enfants.

Coupelle, s. f.; bouquet de branchage qui forme la cime des arbres de haut jet.

Coupet, s. m.; sommet, le point le plus élevé, cime.— « Quand nous fûmes sur le couppet du mont Belon.» (1548.) — «Pour grimper au coupeau du Parnasse françois. » (Regnier.)

Courée, s. m.; le cœur et le mou d'une vache, d'un bœuf.— Au figuré, une femme malpropre et délabrée.

Courtil, s. m.; jardins légumiers du Marais-Vernier. «D'eau notre courtil s'arrose.» (O. Basselin.)

Coutre, s. m.; porteurs de morts aux inhumations.— En allemand : Kuster.— Dans le moyen-âge, les coutres étaient des officiers ecclésiastiques portant la mître.

Couvet, s. m.; chauffe-pied en terre cuite, qu'on appelle gueux à Paris.

Crachiner ou Crassiner, v. impers.; brouillasser. — Il ne pleut pas, il crachine, il crassine.—

Cradeau, s. m.; petit poisson de la Basse-Seine.

Craiture, s. f.; croissance. — Ce jeune homme est d'une belle craîture, c'est-à-dire d'une belle venue.

Creignasse ou Creigne, s. f.; les racines des mauvaises herbes que l'on doit enlever des terres labourables.

Creigneux, adj.; envahi par la creigne. — Une terre creigneuse.

Crétine, s. f.; eaux qui, dans les moments d'orage, viennent des crètes des collines envahir les chemins et grossir les cours d'eau.

Crétir, v. n.; éprouver un frissonnement, une émotion pénible.— J'en ai créti. — Cela m'a fait crétir.

Criquet, s. m.; grillon.

Culoiner, v. n.; lambiner, aller nonchalamment, agir de mauvaise grâce, chercher à se tirer le derrière de la presse, comme on dit vulgairement.

D

Dalle, s. f.; pierre d'évier, lieu où l'on lave la vaisselle.

Débrauder, v. a.; débarbouiller.

Décaduire (se), v. pron.; devenir caduc.— Il se décaduit; il est bien décaduit.

Découtiller, v. a.; découdre brusquement, en déchirant l'étoffe.— D'un homme dont les vêtements sont en mauvais état, on dit: il est tout découtillé.

Déganner, v. a.; contrefaire pour tourner en ridicule.— Je ne veux pas que vous me déganniez ainsi.

Dégariller, v. a.; dégrader, détériorer.

Dégotter, v. a.; soustraire, dévaliser.

Dégouginer, v. a.; dégourdir, déniaiser.

Dégredouiller, v. n.; s'écrouler avec bruit. — La muraille vient de dégredouiller.

Déguenasser, v. a.; tirer hors, faire sortir. — Il est difficile de lui faire déguenasser son argent.

Déjuquer, v. a. et n.; ôter les poules du juchoir.— Lever le siège, déguerpir.

Déluré, adj.; expérimenté, difficile à surprendre. — C'est un déluré gaillard.

Dementer (se), v. pron.; se mêler. — Il se demente de tout. — «Demente tai de coudre tan soulier.» (Muse normande.)

Demiard, s. m.; mesure d'un décilitre.

Demion, s. m; mesure d'un quart de litre.

Dépêquer. Ce verbe a plusieurs significations différentes. On dépêque, quand on marche dans une boue épaisse, dans un marécage. — Se dépêquer équivaut à se dépêtrer : « Dépêque tai d'là ment-est-che que tu pourras. »

Dépicher, v. a. ; dépiécer, déchirer.

Dépotayer, v. a., qui a une signification restreinte, puisqu'il ne s'applique qu'au commerce des liquides en détail. Dépotayer du vin ou du cidre, c'est en vendre au litre. — Un dépotayer est l'établissement où l'on débite les liquides.

Dequoi, s. m., avoir, propriété. — Il a mangé son dequoi. — Autrefois on disait *de quoi* en deux mots; on le dit encore maintenant, au reste. Ainsi : il est parvenu à gagner de quoi.

Dessotier, v. a. — Il m'a dessotté, c'est-à-dire : il m'a refait, il m'a volé, et, par là, il m'a appris de l'esprit.

Détourber, v. a., déranger, détourner, empêcher. — « A crier les destorboient. » (Rom. de Rou.)

Détourbier, s. m; dérangement. — Ce mot est aussi ancien que le verbe qui précède.

Deu, s. m., corruption de deuil; chagrin, douleur.— « La duchesse s'en dut d'ire et de duil resver.» (Rom. de Rou.)

Deuler, v. n. ; avoir du chagrin, souffrir. — C'est principalement dans cette dernière acception que l'on prend le verbe deuler. — Voilà un arbre qui deule ; — la santé de cet homme deule depuis quelque temps....

Devaler, v. n.; descendre, s'en aller. — Ce mot, de la langue romane, est surtout en usage avec la seconde signification.

Devautiau ou Devautet, s. m.; tablier.

Devinade, s. f.; mot générique qui comprend les énigmes, charades, logogriphes, etc.

Digoure, ou Diguette, s. f.; petit morceau de bois pointu, et plus particulièrement celui dont on se sert pour accélérer la marche des ânes.

Dorée, s. f.; tartine de beurre ou de confiture.

Dosser (se), v. pron; lutter corps à corps.

Doublier, s. m.; grande nappe en double-œuvre.

Douet, ou Doult, s. m.; ruisseau, cours d'eau.

Drain, adj.; dernier. — Il est rarement employé.

Duire, v. a.; réduire, dompter. — C'est un enfant difficile à duire.

E

Ebouillir, v. n.; s'ouvrir, s'épanouir. — Les bourgeons commencent à ébouillir.

Ebreuiller, v. a.; broyer, écraser. — Ebreuiller quelqu'un, c'est à proprement parler lui écraser *la breuille*, l'éventrer.

Ecailloté, adj.; éveillé, gaillard.

Ecallouer, v. a. — Enlever les cailloux d'un champ.

Echaude, s. f.; bateau plat dont on se sert sur la rivière de Risle. Au xiiie siècle, le nom latin de ce genre de bateau était *escanda.* (Olim du Parlement de Paris.)

Ecoucheux ou Ecoucheur, s. m. ; celui qui broie le lin et le débarrasse de la partie ligneuse de sa tige.

Ecoufle, s. f.; cerf-volant que les enfants font aller en l'air au moyen d'une ficelle qui le retient.

Ecourgis, s. m.; cravache.

Ecousse, s. f.; laps, espace de temps.

Ecoussin, s. m.; la portion de menue paille, ou balle de blé, que l'on donne à un cheval.

Effoucher, v. a.; effaroucher, effrayer. — Ils étaient tout effouchés. — On emploie souvent cette phrase : *il n'est pas d'effouche*, pour exprimer qu'un homme ne *s'effouche* pas facilement.

Elingard, adj.; long et mince. — Un arbre élingard.

Elingue, s. f. ; fronde avec laquelle les enfants lancent des pierres au loin.

Eluger, v. a.; ennuyer, étourdir, fatiguer. — « Je m'eslugeois de voir telle terreur panique. (Muse normande.)

Emouquer (pour émoucher), v. a.; sabouler, rappeler à l'ordre, souffleter. — Tu vas te faire émouquer.

Encrouer, v. a.; accrocher, suspendre. — Il a encroué son chapeau dans un arbre. — On retrouve ce verbe dans le Roman de Rou et autres ouvrages de ce temps et postérieurs.

Endeviner (s'), v. pron.; renoncer à deviner, jeter sa langue aux chiens.

Enge, s. f.; engeance, espèce. — Je vous en donnerai de l'enge. — Des volailles de la grande, ou de la petite enge.

Enger, v. a.; pourvoir, munir. — Je vous engerai de telle chose.

Entierrer, v. a.; attacher une vache pour limiter son parcours.

Entincher, v. a.; exciter, provoquer. Le mot patois pour désigner l'*entincheur* est : *entinchemêlée*. — On trouve le verbe entincher dans la Muse normande.

Eplapourdir, v. a.; étonner, stupéfier.

Epotir, v. a.; écraser.

Epouffer, v. a.; essoufler.

Equeurce, s. f.; élan. — Prendre son équeurce pour sauter un fossé.

Erche, s. f.; étendue de terrain nécessaire pour tourner une charrue, une voiture. — Il y a de l'erche.

Essaver (s'), v. pron.; s'entamer la peau. — Les petits enfants s'essavent; — Il a la peau essavée.

Essente, s. f.; garniture en ardoise (jadis en petites parcelles de bois) de la charpente ou des faces d'une maison.

Essenter, v. a.; garnir d'essente.

Etiboquer, v. a.; tourmenter, taquiner.

Etibot, s. m.; esquille de bois, et, par extension, plume naissante des oiseaux. — Il m'est entré un étibot dans les chairs; — cette volaille est remplie d'étibots.

Eton, s. m.; coup sec, secousse précipitée. — Au lieu d'un effort continu, donnez un coup d'éton, ou faites un éton. — Eton est employé quelquefois aussi pour contre-coup.

Etoquer, v. a.; soutenir, appuyer avec des cales.

Etorer, v. a.; pourvoir, approvisionner. — Je vous étorerai de cette espèce de fleurs. — On dit aussi : étorer des noix, et cela signifie les dépouiller de leur écorce.

Etout, ou bien Itout, conj.; aussi. — « Je l'attendions tretous et Jéremie étout. » (Muse norm.)

Etriver, v. n.; enrager, endiabler. — On dit surtout *faire étriver*.

F

Faimvalle, s. f.; fringale, appétit désordonné.

Fainette, s. f.; fruit du hêtre.

Falle, s. f.; estomac des oiseaux, et, par extension, estomac de l'homme, ventre, panse. — Il a la falle pleine, il s'est bien bourré la falle.

Fallu, adj.; qui a une grosse falle, un gros ventre.

Fanes, s. f. p.; herbes qui croissent au fond des rivières et flottent à la surface,

Fanfagner, v. n.; parler du nez et avec difficulté, et, par extension, balbutier, hésiter, ne savoir que dire.

Ferret, s. m.; tonneau cerclé en fer.

Feton, s. m.; embarras pour peu de chose; apprêts, précautions, soins exagérés pour des riens.

Fetonner, v. n.; faire du feton.

Fetonnier, s. m.; qui fetonne, qui se mêle de tout.

Feurre, s. m.; paille. — « Erent li uns allez au feurre. » (Rom. de Rou.)

Fient, s. m.; fumier. — « Charger en un bannel les fiens... de la ville. » (Archiv. de Pont-Aud., xv[e] siècle.)

Fillat, s. m.; galette du jour de l'an en forme de bonhomme.

Fillette, s. f.; tiges de blé ou de seigle groupées et maintenues debout dans un champ.

Flambée, s. f.; feu clair et de menu bois. — Galette au sel, cuite au milieu de la flamme du four que l'on chauffe.

Flêler, v. a.; donner de grands coups de fléau, et, par extension, donner des coups de bâton, des coups de fouet.

Flês, s. m.; fléau pour battre le grain.

Flippe, s. m.; liqueur faite de cidre doux, chauffé, avec addition d'eau-de-vie, de sucre et de citron.

Flondre, s. f.; poisson plat de la Risle et de la Basse-Seine.

Flume, s. f.; flegme, pituite.

Foisi, s. m.; briquet.

Fosset, s. m.; ouverture dans laquelle on place la cannelle.

Fourquefière, s. f.; fourche à trois branches de fer.— « Il a des dents comme une fourquefière. » (Muse normande.)

Foutaise, s. f.; bagatelle, niaiserie.

Foutiner, v. n.; faire des riens, des futilités.

Foutinier, s. m. et f.; qui foutine.

Foutreau, s. m.; tapage, querelle et même orage.

Frau, s. m.—On désigne par ce mot, dans le canton de Bourgtheroulde, les places libres qui se trouvent auprès des églises ou ailleurs. — Ils se réunirent sur le frau.

Fricot, s. m.; mets, ragoût.

Fricoter, v. n.; faire ripaille.

Fricoteur, s. m.; qui fait la ripaille.

Friper (se), v. pron.; se frotter dans ses vêtements pour calmer une démangeaison.

Futer, v. a.; duper, rabrouer, donner une correction.— Je le fûterai et il n'y reviendra pas.— Il a été fûté. — Le participe passé de ce verbe, employé séparément, a la signification de fin, subtil, difficile à surprendre.

G

Gable, s. m.; appentis adossé à un bâtiment. — En usage dans les cantons de Routot et de Bourgtheroulde.

Gadellier, s. m.; arbrisseau qui produit des gadelles.

Gadelles ou Gades, s. f. pl.; groseilles.

Gaffée, s. f.; morsure faite par un animal. — San quien m'a baillé eune gaffée.

Gagne, s. fém.; gain, bénéfice.

Gailler, v. n.; ne trouver aucune nourriture à son goût, et, par extension, gaspiller.

Gailleux, adj.; qui ne trouve rien à son goût. — qui gaspille.

Galandage, s. m.; enduit appliqué sur une muraille.

Galapiau, s. m.; vagabond, fainéant.

Gallon, s. m.; ancienne mesure de deux pots ou de quatre bouteilles. — « Six gallons de vin clairet, blanc et vermeil. » (Archiv. de Pont-Aud., xv[e] sc.) — De nos jours, petite cruche en terre, sans capacité déterminée.

Gencer (se), v. pron.; se poser, se carrer et même se vêtir.—

Genée, s. f.; race. — Il se prend en mauvaise part. Laissez là cet homme et sa genée.

Gerquer (se), v. pron.; se placer plus haut que les autres.— Il faut qu'il trouve toujours à se gerquer.— «Il abat ceux qui sont trop haut gerqués.» (Muse norm.)

Giffle, s. f.; tape, soufflet.

Giffler, v. a.; souffleter.

Girie, s. f.; grimace, fausseté, supercherie.

Gleu, s. m.; botte de paille. — On dit un gleu de paille, et quelquefois, tout simplement, un gleu.

Gnole, s. f.; homme molasse, sans force physique et sans énergie morale.

Gnolu, adj.; mou et humide.—Une terre gnolue.(Dans le Roumois.)

Goguenée, s. f.; grosse toile d'étoupe, étoffes grossières.

Gomion, adj.; gourmand, qui mange en cachette.— On dit, dans le même sens : manger en mion.

Gouine, s. f.; femme de mauvaise vie.

Goule, s. f.; gueule, bouche. — « Le cheval la goule basse... » (Chron. anglo-norm.)— On dit à quelqu'un : « Je ferai taire ta goule. » — Goule est la racine du mot français *goulu*.

Gouzer ou Gouger, v. n.; avoir le vice de prononciation appelé sussement ou zezaiement, et qui consiste à donner au *j* le son du *z* et au *ch* le son du *c*.

Grégir, v. a.; froncer, plisser. — Grégir une robe, c'est y faire le grégi nécessaire au jupon, aux manches,— c'est aussi y faire accidentellement des plis confus, comme lorsque l'on est trop pressé dans une voiture.— Le front commence à lui grégir.

Grémir, v. n.; frissonner. — On dit aussi dégrémir, dans le même sens.

Grigne, s. f.; moue, grimace. — Pourquoi nous fais-tu la grigne?

Griller, v. n.; glisser. — Il s'est blessé en grillant sur la glace.

Grimer, v. a.; égratigner. — Le chat lui a grimé la main.

Grivoté, adj.; grivelé, tacheté de gris et de blanc, comme la grive.

Grouée, s. f.; fruits tombés des arbres pendant la nuit et qu'on ramasse le matin.

Grugeon, s. m. C'est ce qu'on appelle la basse farine,

celle dans laquelle il reste encore un certain mélange de son

Guedé, adj.; nourri, rassasié outre mesure.

Guenonner, v. n.; avoir l'air piteux, morfondu; — ce que l'on exprime encore par ces mots: *faire le guenon* (en patois, guenon est du masculin).

Guetter, v. a.; attendre. —Je l'ai guetté long-temps, il n'est pas venu. — Il signifie aussi regarder.

Guigneux, adj.; moqueur, rieur.

Guille, s. f.; diarrhée.

Guiller, v. n.; avoir la guille. — En français, guiller se dit de la bière qui fermente et jette sa levure.

H

Hague, s. f.; morceau de bois long et de médiocre grosseur. On appelle hagues principalement les plus gros morceaux d'un fagot. — « J'allai quérir la hague d'un fagot. » (Muse norm.)

Haiter, v. n.; plaire, convenir. — « La fin me plaist et me haite. » (Rom. de Rou.)

Halitre, s. m.; légère gerçure des lèvres, des mains, produite par l'impression de l'air trop vif. — Sa racine est le mot hâle.

Hané, adj.; brûlé, noirci par le soleil. — Il y a plusieurs jours que ce blé est hané.

Hannequiner, v. n.; marcher avec effort, faire une chose avec peine, tergiverser, répondre avec embarras.

Hansart, s. m.; couperet.

HANT, s. m.; fréquentation des bestiaux, volailles, etc. — On dit proverbialement : le plant aime le hant.

HAQUER, v. a.; dégoûter d'une chose par l'excès ou par un usage trop prolongé. — Il est parvenu à le hâquer de pâtisseries. — Je suis hâqué de viande. — Ce verbe ne viendrait-il pas du mot hâque, dont on se sert pour désigner les harengs préparés pour la pêche?

HARÉE, s. f.; grande pluie.

HARÊQUE, s. f.; paille de lin brisée et détachée par le travail de l'écoucheur.

HARICOTER, v. n.; marchander sans mesure.

HARICOTIER, s. m. et f.; homme ou femme difficile en affaire.

HARLAND et HARLANDER présentent à peu près le même sens que haricotier et haricoter.

HERCHÉ ou HERCÉ (ŒUF), c'est-à-dire pondu sans avoir de coquille.

HAIRE, s. f.; animal fantastique qui est censé faire ses apparitions nocturnes pendant l'Avent.

HEUNE ou HUNE, s. f.; tête.

HEURIBLE, adj.; précoce, qui vient de bonne heure.

HOCSONNER ou LOCSONNER, v. a.; ébranler, secouer, agiter. — J'entends hocsonner la porte.

HOUSTE, s. m.; mouvement. — On ne l'emploie que dans cette phrase: être toujours en houste. — Ce mot parait être une altération de la vieille expression *host*, armée, expédition.

HUE, s. f.; huis, porte. — On frappe à l'hue.

Hupet, s, m.; petit bout de chemin. — Il n'y a plus qu'un hupet pour arriver.

I

Iauveux, adj.; aquatique et aqueux.

Ichitte, adv. de lieu; ici.

Ilau ou Ileu, id.; là. — « Eloignons-nous d'ilau à kanke nous pourrons. » (Rom. de Rou.)

J

Jaffe, s. f.; tape, soufflet.

Jastoiser, v. n.; jaser, babiller.

Jaunet, s. m.; renoncule des prés.—Et aussi: pièce d'or.

Jumentier. — Ne se dit que des chevaux. Un cheval jumentier est un cheval vicieux.

L

Landon, s. m.; bavardage, rabachage.

Landonnier, s. m. et f.; bavard, rabacheur.

Landore, s. f.; une femme molle, nonchalante.

Lendreit, adv.; là, à cet endroit. — « Il voleit repeirier tost de là en dreit. » (Rom. du M.-St-Michel.) — Que faites-vous l'endreit?.. —

LEUMER, v. n.; attendre en vain, faire le pied de grue. — Vous m'avez fait assez leumer.

LICOUETTE, s. f.; mèche de cheveux.

LINCHOIRE, s. f.; morceau, fragment long et mince. — Une linchoire d'étoffe, — une linchoire de chai (de viande).

LIVARAIS. — Ce mot ne s'emploie qu'avec la préposition *en*. — En livarais, qui veut dire : en désordre, sens dessus dessous.

LOCHER, v. a.; ébranler, secouer. — Allez locher les pommes. — On loche un arbre pour en faire tomber les fruits. — Passant au neutre, ce verbe, signifie : chanceler, tituber.

LONGRINE, s. f.; pièce de bois placée horizontalement dans un mur.

LOQUETU, adj. ; couvert de loques, réduit à l'état de loques.

LOURE, s. f.; tige de poireau qui donne des sons graves et plaintifs quand on souffle dedans. — Proverbe : il pleure comme une loure. —

LUQUER, v. a.; regarder. — « Je m'y trainis pour y luquer. » (Muse Norm.) — On dit plus souvent reluquer. — To look, en anglais, signifie regarder. —

M

MACHOQUE, s. f., ou TÊTE DE MACHOQUE ; tête dure, homme entêté.

Magnan, s. m.; chaudronnier. — Ancien mot. —

Mague, s. f.; estomac des volatiles.

Mairer ou Mérer, v. a.; laver en pressurant. — Ayez soin de bien mairer le beurre, avant de le saler.

Manjuriau, s. m.; mangeur de bien, ou plutôt, en patois: mâqueux de bien. — Jadis on appliquait ce mot aux agents du fisc, gens qui *mangeaient* les contribuables.

Male ou Marle, s. m.; marne.

Malière ou Marlière, s. f.; marnière. — « Ce n'est marlière viez. « (Rom. de Rou.)

Man, s. m.; ver blanc, larve du hanneton.

Manne, s. f.; corbeille.

Maquaille, s. f.; aliments grossiers, nourriture que l'on donne aux pourceaux, — et, en même temps, nourriture abondande. — « Y avait d'la mâquaille pour vingt-chinq personnes, et j'étions dix. »

Maquer, v. a.; manger en gourmand, ou avec un grand mouvement de mâchoire. — Mâquer de has (de haut), c'est-à-dire comme un homme qui n'a pas d'appétit. —

Mareyeur, s. m.; qui transporte la marée.

Martière, s. f.; lieu où l'on dépose le marc des pommes brassées.

Marubler, v. a.; meurtrir, contusionner.

Masure, s. f.; cour plantée de pommiers et édifiée de bâtiments.

Mates, s. f. pl.; lait caillé, appelé vulgairement lait sûr.

Mauture, s. f.; mal, plaie, etc. — Il est tourmenté de

toutes les mautures possibles. On dit dans le même sens: c'est une mauture.

Mègue, s. f.; caillette pour faire le fromage.

Méle, s. f.; nèfle.

Mélé, adj.; qui commence à se décomposer, à se marquer de taches jaunâtres, comme la chair de la *méle* qui mûrit. — Une pomme mélée.

Mélier, s. m.; néflier.

Ment, adv.; comme, comment. — Ment! vous partiriez sitôt! — Ment est-che qu'ous dites? — Elle est grande ment san frére. —

Mente, s. f.; mensonge. — On dit aussi: Menterie.

Mésirette, s. f.; musaraigne.

Messier, s. m.; garde-champêtre. — Dans la basse latinité, le *messiarius* était le gardien de la récolte.

Miet, s. m.; peu. — Le miet de bien que j'ai. — Baillez m'en un miet. — Avec une négation, il équivaut à *rien:* Il n'en est resté miet. —

Migôt, s. m.; amas. — Il fait un migôt d'écus. — Des poires, des pommes de migôt (qu'on garde pour les conserver, pour l'approvisionnement). — On dit aussi *amigôt.* — Peut-être faut-il écrire: *migaut, amigaut.*

Milet, s. m.; muguet, plante des bois ou des jardins.

Mirette, s. f., et Mireux, s. m.; petit miroir.

Mirouder (se), v. pron.; soigner sa toilette, se tirer à quatre épingles. — Elle ne fait que se mirouder. — Elle est miroudée comme une châsse. —

Mitan, s. m.; milieu. — Anciennement, ce mot était d'un usage général.

Moisson, s. m.; moineau, passereau.

Moiter, v. a. et n.; manger entre les repas, sans besoin. — Il moite toujours quelque chose, on le voit toujours moiter.

Monnée ou Mounée, s. f.; le blé qu'on porte au moulin, et la farine qu'on en rapporte.

Montée, s. f.; escalier, côte. — « Cestui estimant que la maison deust tomber, se retira au haut de la montée. » (Hist. mém. du vain effort des huguenots au prieuré de Saint-Philbert en Norm. . . xvi[e] siècle.) —Vous trouverez l'église au pied de la montée.

Morniple ou Morninfle, s. f.; soufflet sur le visage.

Moulée, s. f.; sciure de bois, et aussi la farine moulue qui revient du moulin.

Moulette, s. f ; moule. (Coquillage bivalve.)

Moulette (à), adv.; sur le dos. — Elle portait son enfant à moulette, c'est-à-dire, comme on porte généralement les moules.

Mouquette, s. m ; mèche d'un fouet, et, par extension, mèche d'un bonnet de coton.

Mouvette, s. f.; cuillère en bois avec laquelle on remue les sauces. — Au figuré, enfant mâle ou femelle qui est toujours en mouvement. — On a conservé aussi le verbe *mouver* (remuer, s'agiter), que l'on rencontre chez les anciens trouvères: « Voissiez mouver conreis et chevetagne. » (Rom. de Rou.)

Muche, Muchette, s. f.; cachette.

Mucher, v.a.; cacher. — « En terre muchent et enfoent. » (Rom. de Rou.) —La véritable orthographe est *musser*.

MUCHE-TAN-POT, s. m.; détail de boissons non autorisé. — C'est un scandaleux muche-tan-pot. — Adv.; *à la muche-tan-pot,* en cachette.

MUCRE, adj.; humide.

MUCREUR, s. f.; humidité.

MULON, s. m.; meule de foin.—On trouve ce mot dans le Roman de Rou.

N

NE N'TOUT, adv.; non plus. — Je n'irai pas ne n'tout.

NEUYÉ, NOYU, NOUYU, adj.; noueux, qui a des nœuds. (ou des nouds, comme on dit vernaculairement.) — Voici une *devinade* populaire dans laquelle figure cet adjectif: « Sagan faisait des fagots nouyus, sa femme faisait des balais feuillus: écririez-vous bien *cela* en quatre lettres? »

NIANT, adj.; apathique, propre à rien, paresseux. — Il est aussi actif que sa femme est niante.

NIF, adj.; clair, limpide.

NIGDOUILLE, s. m.; niais, sot. — C'est un grand nigdouille.

NIGONNER, v. n.; tâtillonner.

NIQUER, v. a.; moucher. — Niquez vot'effant. — Il s'est niqué avec ses daigts.—

NOUGER, s. m. ; noyer.

NOUROLLE ou NOROLLE, s. f. ; brioche.

NUILE, s. f.; nielle (la carie des blés).

NUILÉ, adj.; attaqué par la nuile.

O

Ohin, s. m; défaut, entrave, embarras. — Il a tous l's ohins. — Il y trouvera de l'ohin.

Orgerie, s. f.; champ ensemencé d'orge.

Oyou, adv. de lieu ; où. — Oyoù qu'il est? —

P

Pagée, s. f.; fragment, morceau, parcelle. — Il s'est écroulé une pagée de muraille, une pagée de terre. —

Painter, ou Paiter, v. n.; mesurer les distances pour savoir qui s'est le plus approché du but.

Pairer, v. a.; égaliser, dresser, niveler.

Pairotter (se), v. pron.; soigner sa toilette, se tirer à quatre épingles.

Paler, v. a.; imprimer une salissure, au contact d'un poêle, d'une marmite. — Elle a pâlé sa robe; —il s'est pâlé le visage.

Palette, s. f.; pelle de cheminée.

Palier, s. m. ; dressoir, étagère pour la vaisselle.

Palure, s. f. ; salissure superficielle.

Panneau, s. m.; sorte de selle longue composée de deux coussinets réunis, avec ou sans dossier.

Pannée, s. f. ; pan d'habit, de redingote.

Pantalon, s. m.; violette sans odeur (*viola canina*).

Paraviré, s. f.; soufflet, coup du plat ou du revers de la main.

Paré, part.; exempté du service militaire, — hors du danger de mort, — devenu limpide après le travail de la fermentation. —

Parée, s. f. ; muraille, paroi.

Par-en-son, adv. et prép. ; par dessus, au-delà. — Il a sauté par-en-son le mur. — « Pus de chent lieues par-en-sont la Bouille. » (Coup d'œil purin.) On trouve *par-en-son* dans le roman du Mont-St-Michel, ainsi que la simple préposition *en-son* (sur) : « En son le Mont demain iras. »

Parpaille (à la), adv.; à l'aventure, au hasard.

Pecq, s. m. ; endroit convenu où l'on se place pour jouer aux quilles, au bouchon, etc.

Pecquer (se), v. pron. ; se placer au pecq.— Au figuré : se dresser, se tenir guindé, faire l'important. — « Tu te péquois si bien avec ta hallebarde.» (Muse normande.)

Pêque, s. f. ; toute chose sale et délabrée. — Au figuré : une femme malpropre. — Pêque doit être un objet pêqué, c.-à.-d. pêché, retiré de l'eau.

Perche, s. f.; mesure agraire, subdivision de l'acre.

Pesou, s. m. ; paysan lourdaud et grossier. — On dit aussi *pétras*, dans le même sens.

Picane, s. f. ; portion de lande, de bruyère, de terre inculte.

Picot, s. m. ; le mâle de la poule d'Inde.

Pièche, pièce, a pièce, s. f., qui, avec une négation,

équivaut à aucun, accompagné aussi d'une négation. — Il n'en reste plus pièce ; nous n'irons à pièche.

Pierrot, s. m.; grand bonnet à ailes des villageoises.

Pignette, s. f.; cheville, que l'on fait avec un morceau de branche d'arbre.

Pignoter, v. n.; manger comme quelqu'un qui n'a pas d'appétit, par petits morceaux et en faisant son choix.

Pihou, s. f. ; femme de mauvaise vie.

Pile, s. f. — On dit dans le même sens : brossée, raclée, rossée, tournée.

Pinelles, s. f. p.; brayes, culottes. — Elle ferait mieux de racc'moder les vieilles pinelles de s'n homme. —

Piotte, s. f. ; poule d'Inde. — C'est une onomatopée inspirée par le cri de ce volatile.

Pipe, s. f. ; petit fût à cidre. — « Une demi-pipe de vin clairet d'Orléans... ; une demi-pipe de vin de Beaune. » (Archiv. de Pont-Aud., xvi[e] siècle.)

Pipet, s. m.; chalumeau de paille avec lequel on aspire un liquide, — et voix criarde. Elle nous étourdit avec son pipet.

Piroue, s. f.; toupie, jouet de bois que l'on fait pirouetter sur lui-même.

Pivat, s. m; boue délayée par les pas de la foule.— J'sommes restés une heure les pieds dans l'pivat. —

Plaude ou Blaude, s. f. ; blouse, souquenille.

Plauder, v. a. et v. n.; battre le sol pour faire une aire. — Marcher lourdement.

Pleiger, v. a.; soutenir, protéger.

Pleu-Pleu, s. m.; pivert. — Onomatopée basée sur le chant de cet oiseau.

Plion, s. m.; baguette flexible, la partie extrême d'une ligne de pêcheur.

Plommée, s. f.; romaine, instrument à peser qui vient des Romains. — Ce mot signifie également pesée, pression : j'ai fait une plommée et la porte a cédé. — Plommée vient de plomb. L'extrémité de la plommée était généralement garnie d'une boule de ce métal.

Plucotter, v. n., qui exprime le travail des oiseaux de basse-cour cherchant leur nourriture sur le sol.

Pluquettes, s. f. pl.; toutes sortes d'épluchures, petits morceaux qui se détachent du bois quand on le casse.

Pognafler, v. a.; manier, palper, tâter.

Pogne, s. f.; main, poignet. — Il a une bonne pogne (il serre bien).

Ponnelée, s. f.; fiente de la poule.

Ponneler, v. n.; mettre bas. — Se dit d'une jument. — Ne devrait-on pas dire plutôt : pollener, de *pullus*, poulain?

Ponner, v. a. et v. n.; pondre. — Notre poule va ponner. A la terminaison du participe passé (ponnu), il semblerait que ce verbe dût être en *ir*.

Ponneuse, s. f.; pondeuse.

Post, s. m.; poteau, pied-droit de porte. — « L'animal fut pendu à un des posts de la justice du Vaudreuil. » (Pièce du xve siècle.)

Pot, s. m.; mesure qui équivaut à deux litres environ.

Pote, s. f. ; pot de terre garni d'une anse qui se développe au-dessus de son ouverture.

Potin, s. m.; cancan. — On en a fait le verbe *potiner* et le substantif *potinier*.

Pouque, ou Pouche, s. f.; sac, cousu par le bas et les côtés et n'ayant que le haut ouvert. « Pour deux pouches de querbon. » (Compte de l'hôpital de Bayeux, 1466). — Au figuré le mot *pouque* est employé pour désigner une femme de mauvaise vie.

Pouquette, s. f.; poche, gousset.

Pras, s. f.; femme de mauvaise vie.

Pré, s. m.; poiré. — « L'aide de l'estape à prendre sur le vin, le sildre et le peray. » (Archives de Pont-Audemer, 1485.)

Premier que..., pour avant que. — Premier que Paul épouse Marie, il passera de l'eau sous le pont.

Prinsseu, s. m.; pressoir.

Promenolle, s. f.; primevère des bois.

Pucher, v. a.; puiser.

Pucheux et Puchoir, s. m.; ustensile pour puiser.

Q

Quaire, s. f.; chaise.

Quairer (se), v. pron.; s'asseoir.

Qualiteux, adj.; qui a des qualités.

Quêcher, v. n.; gronder, quereller. — On l'entend toujours quêcher.

Quémand, adj.; mendiant.

Quémander, v. n.; mendier. — Est-ce bien là l'orthographe de ces deux mots? Dans sa deuxième satire, Régnier a dit : Puisque pauvre et quaymande on voit la poésie... »

Quérir, v. a.; chercher. — « Les terres iront quérant. » (Rom. de Rou.)

Quermeine ou Quermine, s. f.; mauvaise viande, chair corrompue. — On l'emploie aussi comme injure : Vos êtes eune quermeine. —

Quiache, s. f., ou Quiachin, s. m.; scories de fer, de charbon de terre... — La véritable orthographe serait *Chiasse*.

Quiolard, adj.; qui a la quiole.

Quiole, s. f.; diarrhée.

Quioron, s. m.; un être chétif, rachitique. — C'est un quioron. —

Queux, prép.; chez. — Voyez *Cheux*.

R

Racramachi, adj.; rabougri, ratatiné, contracté.

Racroc, s. m.; repas d'un lendemain de noces. — « C'est la noce aujourd'hui, c'est demain le racrot. » (Lalleman, la Campênade.)

Ragache, adj.; revêche, qui contrarie et contredit sur tout.

RAGUCHER, v. a.; aiguiser, exciter l'appétit.—Voilà un fricot qui va me ragucher.

RAILER, v. a.; assortir.—Je vous acheterai des fruits, mais vous les railerez.

RANDON, RANDONNER.—Autre forme des mots *Landon, Landonner*.

RANTER, ou RENTER; v. a.—Ranter des bas c'est leur mettre une doublure au talon;—ranter une pièce de bois, c'est lui ajuster, pour la rallonger, une autre pièce de bois, au moyen d'une entaille et d'un tenon à angles inégaux; c'est aussi refaire, par le tricot, une partie usée de vêtement.

RAPATA, s. m.; ramoneur de cheminées.

RASIÈRE, s. f.; mesure équivalant à un demi-hectolitre.

RATOURS, s. m.; détours.—Il y a toujours à craindre des ratours avec lui.—

RATURES, s. f. p.; linges de couleur que l'on retire de la lessive avant les autres.

RÉAGE, s. m.; sillons ou raies tracées sur une pièce de terre.

RÉBETTIN, s. m.; troglodyte, roitelet, appelé aussi poule du bon dieu.

REBINDER, v. n.; recommencer une chose.

REBOUQUER, v. n.; renoncer à, avoir du dégoût.—Il a tant mâqué qu'il rebouque sur le fricot;—c'est un caleux qui rebouque sur l'ouvrage;—je le ferai bien rebouquer.—C'est une altération de l'ancien verbe reboucher: « Le respect d'une si notable vertu reboucha sa colère;—le fer n'y peut mordre et rebouche contre. »

Rebuter, v. n.; baisser de prix. — Le blé a rebuté.—

Récopi, adj.; ressemblant. — C'est son portrait tout récopi.—

Recrue, s. f.; rejeton.

Réforcer, v. a.; exciter, inviter avec instance.—Vous ne mangez pas; faut-il vous réforcer ?

Relai, s. m.; partie d'herbe à paître négligée par les bestiaux.

Remeuil, s. m.; dégel.

Remeuiller, v. n.; dégeler.

Remucre, s. m.; remugle. — Cet appartement sent le remucre.— Voir le mot *Mucre*.

Renaré, adj.; rusé comme un renard, finasseur (que l'on dit *Finassier*, dans notre contrée).

Rencrues, s. f. p.; alluvion, et aussi : herbes qui recroissent après une première coupe.

Rengruli, adj.; rabougri.

Repairer, v. n.; rentrer, revenir.—Il est absent; mais il repairera ce soir.—On retrouve ce verbe dans les vieux écrivains.

Réquer, v. a.; abattre (des fruits) avec un réquet, et, par extension, donner des coups de bâton.

Réquet, s. m.; gaule pour abattre des fruits.— Par analogie : chandelle longue et mince.

Ressourdre, v. n.; sourdre. — L'eau ressourd à cet endroit;—il s'est ressourt, c.-à.-d. : il s'est relevé (après une chute, une déconfiture, une maladie).

Revif, s. m.; nouvelle vigueur.— Il a pris du revif;—

voilà le revif qui arrive, c'est-à-dire : voilà le temps des fortes marées qui arrive.

Revoiner, v. n.; reverdir. — Cet arbre revoine. — Voyez *Voin*.

Rogue, s. f.; les œufs du poisson avant le frai.

Rogué, adj.; qui a de la rogue. — Du poisson rogué. —Par extension : marqué de petite-vérole. (La rogue d'un poisson est un peu l'image d'un visage *Grêlé*, comme on dit quelquefois.)

Romacher, v. a. et v. n.; quereller.—Il faut qu'il ait toujours quelqu'un à romacher; il romache sans cesse.

Rouinger, v. n.; ruminer, mâcher à vide.

Rouvents, s. m. p.; vents qui altèrent les jeunes pousses des arbres.— La lune rousse amènera les rouvents.

Rufle, adj.; bien portant, vigoureux.

Ruquer, v. n.; roupiller, dormir à demi.

S

Safrerie, s. f.; gloutonnerie.

Sapas, s. m.; sale, malpropre.—Il est fait comme un sapas;—c'est un sapas.

Sapauder (se), v. pron.; se salir.

Saquer, v. a.; tirer hors, extraire.—Aindez mai à saquer man blé d'la pouque.— L'usage de ce mot est ancien.

Seiglerie, s, f.; terre ensemencée en seigle.

SEIZAIN, s. m.; mesure pour les grains équivalant à dix litres.

SÉPARTAGER, v. a.; partager, séparer.

SOMME, s. f.; mesure de deux hectolitres pour les grains.—On appelle *panier à somme* un grand panier à deux anses qui sert principalement à porter le linge. — *Porter à somme*, c'est, ou plutôt c'était porter dans de grands paniers placés sur le dos d'un cheval, l'un d'un côté et l'autre du côté opposé. On voyageait quelquefois ainsi. Le père, la mère ou un domestique conduisait, à pied, à côté du cheval ou monté dessus, et les enfants étaient debout ou accroupis dans les paniers.

SONGEARD, adj.; rêveur. —Il a l'air songeard.—

SOURCIN, s. m.; petite source.

SOURCINEUX, adj.; rempli de sources.

SOUTEUR, s. f.; émotion de saisissement, de surprise; frémissement.—Ça m'a fait souteur.—

STICHI, ou STICHITE, pron.; celui-ci.—STILA, id.; celui-là.— « J'demande à stichitte, à stila. » (Coup d'œil purin.)

SUPER, v. a.; aspirer avec la bouche, boire en aspirant. —Super un œuf.—

SURELLE, s. f.; oseille.

SUS, ou SAS, s. m.; sureau.

T

TAICLER, TAIGLER, TAIQUER OU TOUTRE, v. n.; tousser.

Tancher, v. a.; arrêter un écoulement de liquide, ou détourner momentanément un cours d'eau au moyen d'un barrage.—C'est demain que l'on doit tancher les rivières pour les curer.

Tanve, adj.; mince.

Tanvette, s. f.; tranche de pain très-mince.

Taquet, s. m.; verrou.

Tarabondin, Tarabondine, s. m. et f.; une personne grosse et trapue.

Tarouffe ou Tarouflе, s. f.; rapprochement des sourcils au point qu'ils semblent se confondent. — Il a la tarouffe. —

Tartivelle ou Tertivelle, s. f.; crécelle.

Taupette, s. f.; courtillière ou taupe-grillon.

Tertous ou Tretous, adj. plur.; tous. — Dans le moyen-âge: très-tous.

Têtard, s. m.; arbre arrêté dans sa croissance à une faible hauteur et que l'on ébranche complètement de temps en temps.

Teune, s. f.; coup à la tête.

Teurque ou Torque, s. f.; lien de paille ou de foin.

Teurquer ou Torquer, v. a.; tordre.

Thérèse, s. f.; fourreau noir en soie ou en laine, dont les villageoises en deuil recouvrent leur coiffure.

Tierre, s. m.; petit pieu qu'on fixe en terre et auquel tient une corde, pour y attacher une vache et limiter son parcours.

Tillette, s. f.; morceau de porc mélangé de gras et de maigre.

Tint, s. m.; son de la cloche.

Tintenelle, s. f.; petite cloche à main que fait sonner celui qui marche en tête d'une procession rurale.

Torgnolle, s. f.; sorte de panaris. — On l'emploie également dans le sens de soufflet.

Touche, s. f.; mèche de fouet.

Toupie, s. f.; femme de mauvaise vie.

Toupillon, s. f.; diminutif de toupie.

Tourte de pain, s. f.; pain de 6 ou 9 kilogrammes.

Tourte, s. f.; pâte faite avec les résidus de la graine des plantes oléagineuses. On l'emploie pour engraisser l'espèce bovine.

Touser, v. a.; tondre.

Tracher, v. a.; chercher. — « Pendant le temps qu'ils trâchaient leur logis... » (Archiv. de Pont-Aud., xve sc.)

Tralée ou Tralinée, s. f.; multiplicité, grand nombre. — Il a une tralée, une tralinée d'enfants.

Tralle, s. f.; jambes. — Rangez vos tralles pour que je puisse passer.

Tras, s, m.; tracanoir, treuil pour mettre le fil en écheveau.

Trauiller, v. a.; dévider, mettre en écheveau ou en peloton. — Par allusion au bruit continu qui résulte de l'action de trauiller, on dit également *trauiller*, pour babiller, bavarder.

Trauillette, s. f.; petit instrument armé d'une broche de fer sur laquelle on place le fuseau chargé de fil, pour l'enrouler sur le tras.

Tréflerie, s. f.; terre qui a été chargée en trèfle.

Treloter, v. n.; s'agiter beaucoup pour faire peu de besogne.

Treue ou True, s. f.; truie, femelle du porc.

Trimbouelle, s. f.; cabriole. — Il a fait la trimbouelle. —

Trouille, s. f.; grosse femme mal tournée.

Truc, s. m.; chique, subtilité, finesse. — On emploie le plus souvent ce mot avec le verbe avoir: il a le truc. —

Truté, adj.; caillé. — Lait truté. On dit plus souvent encore: lait sûr.

Tuer (se), v. pron.; se ternir, prendre une couleur brunâtre. — C'est un cidre qui se tue, c'est-à-dire qui, aussitôt tiré, perd sa couleur dorée et noircit.

Tuet, s. m.; tuyau long et étroit pour soutirer les liquides.

Tumbe ou Tombe, s. f.; chute.

Turne, s. f.; sale bicoque.

Tuter, v. n.; boire en tirant le liquide avec les lèvres et la langue, comme les chevaux, les vaches.

V

Varou, s. m. — Nous croyons que c'est la même chose que loup-garou. — D'une personne souillée par la boue, on dit: elle est crottée, elle est faite comme un varou; — C'est un varou.

Varouiller (se), v. pron.; se crotter, se couvrir de boue.

Vaule, s. f.; gaule.

Vauler, v. a.; gauler.

Vendue, s. f.; vente de meubles à l'encan.

Vergée, s. f.; le quart de l'acre.

Vermée, s. f.; appât de vers enfilés dans leur longueur et repliés sur eux-mêmes, pour prendre les anguilles à la ligne. — Pêcher à la vermée.

Versière, s. f.; le bout d'une pièce de terre sur lequel on tourne la charrue.

Véson, s. m.; mouvement, agitation. — Voilà bien du véson pour peu de chose.

Veson ou Vesée, s. f.; force, du latin *vis*. — Veson signifie aussi femme de mauvaise vie.

Veule, adj.; léger. — C'est une terre veule.

Viage, s. m.; contraction de voyage, est synonyme de fois. — Je vous le dis pour le dernier viage.

Vieux, s. m.; gué.

Villotte, s. f.; petits tas de foin ou de blé.

Viondir, v. n., qui exprime le bruissement ou ronflement de la toupie.

Vipillon, s. m.; goupillon.

Viquelin ou Vitelin, s. m.; bois de branches non fendu, destiné au chauffage.

Vlin, altération du substantif venin; ordure, *saleté*.— Ne touche pas à cela, c'est du vlin;—il a du vlin dans l'œil. —Ce mot signifie mauvais sujet, au figuré; c'est un vlin.

Voin, s. m.; regain ou seconde coupe d'herbe.

Voret, s. m.; terre laissée sans ensemencement.

Vulier, adj.; visible, qui saute aux yeux.

PROVERBES.

Beaucoup de proverbes ont cours dans l'arrondissement de Pont-Audemer. Nous ne citerons ici que ceux que nous n'avons pas entendus ailleurs.

I. — PROVERBES EMPRUNTÉS A LA VIE DES CHAMPS.

Quand il aura hersé ce que j'ai labouré. — C'est-à-dire : quand il aura travaillé autant que moi.

Les petits sillons produisent plus que les grands. — Une affaire médiocre bien conduite rapporte souvent plus qu'une affaire importante mal dirigée.

Etre échauffé comme un flés (un fléau) *qui n'a battu de six semaines.*—Etre froid et glacé.

Etre sás (saoul) *comme une beine.*—La bine est un réservoir en fortes tresses de paille, ayant la forme d'une barrique et qui servait principalement autrefois pour conserver le blé.

Il y a du déchet dans la filasse. — La chose n'est pas ce qu'elle paraissait être d'abord.

Avoir d'autres pois à lier. — Avoir quelque chose de plus pressé à faire que ce qui est proposé.

N'entendre ni à dia ni à hue. — Etre entêté ou ne rien comprendre.

C'est un sac à tout grain. — C'est un mangeur peu difficile ou un homme qui prend de toute main.

Le plant aime le hant. — La fréquentation du bétail favorise la végétation.

Manger comme un batteur en grange.—Avoir grand appétit.

Faut pas tant de beurre pour faire un quarteron.—Il ne faut faire d'embarras pour une chose de peu d'importance.

Il sont camarades fauqueux, ils trempent dans le même buhot. — Ils ont la même maîtresse. Allusion au récipient en corne dans lequel les faucheurs humectent leur pierre à aiguiser.

Faire une chose mais que (lorsque) *les poules pisseront.* — C'est-à-dire : jamais.

Pain tendre, beurre frais, cidre doux et jeune femme, c'est le bonheur de la vie.

Manger pain chaud, boire cidre doux, brûler bois vert, c'est mettre la maison au désert.

Pour filer, faut mouiller.—Pour travailler fort, il faut boire.

Retrousser la queue sans feurre.—Donner un coup de fouet, une correction. Allusion à l'usage de retrousser la queue des chevaux avec une tresse de paille, lorsqu'on les conduit à la foire.

Bourgeon n'est pas fleur, fleur n'est pas pomme, pomme n'est pas beire (cidre).—Il ne faut pas se fier aux apparences.

2. — PROVERBES TIRÉS DU RÈGNE ANIMAL.

Sérieux comme un âne qu'on étrille, — comme un âne qui pète, — comme un chat qui pisse dans du son.

Tirer une chose comme des mésangles de dans un creux.— La mésange fait son nid dans le creux d'un pommier et l'on a beaucoup de peine à dénicher ses petits. On applique le proverbe principalement aux personnes qui semblent tirer à regret leur argent de leur poche.

D'un homme et d'un cheval ne faire que deux morceaux.— Faire beaucoup de bruit pour rien..

Epouser la vaque et le viau.—Prendre une femme enceinte ou déjà mère.

Faire un collier au viau avant qu'il soit né. — Faire prématurément une chose.

Vendre chat en pouque.—Vendre une chose sans la montrer, ou en dissimulant ses défauts.

Avoir une fièvre de renard. — Etre affamé. On dit souvent: Il a une fièvre de renard, il mangerait bien une poule.

Vendre du lait de bœuf.— Tromper.

Se tenir comme des crottes de mouton.—Former une étroite association, se tenir unis, se défendre envers et contre tous.

Reprendre du poil de la bête. – Passer de l'état maladif à l'état de santé. C'est une allusion à cette croyance que la morsure faite par un chien enragé peut être guérie au moyen de l'application d'une partie du poil de l'animal sur la plaie.

Ne pas valoir les quatre fers d'un chien.— N'avoir aucune valeur, aucune qualité.

Aller débrider un chien. — Faire une démarche inutile.

Noble comme les quatre quartiers d'un chien.

Si on savait les trous, on prendrait les loups.— Si l'on connaissait le côté faible d'une chose, on en viendrait aisément à bout.

Etre plus embarrassé qu'une poule qui n'a qu'un poussin. —Se donner pour une affaire plus d'embarras qu'elle ne comporte.

Faute de poisson, on mange des moules.—Quand on n'a pas ce qu'on désire, il faut se contenter de ce qu'on a.

Etre comme quien et cat.— Etre en état d'hostilité.

A l'épine fleurie, adieu alose, ma mie.— La présence de l'alose dans les eaux de la Seine cesse lors de la floraison de l'aubépine.

Il est rapé comme le c-l d'un singe.—Equivalent de la locution moderne : « Il est pané. »

Etre adroit de sa main, comme un cochon de sa queue.— N'avoir aucune dextérité.

8.—PROVERBES SE RAPPORTANT AUX SAISONS, AUX MOIS, AUX JOURS.

A la saint Vincent,
Tout gèle et tout fend.

A la Chandeleur, les grandes douleurs;
Les jours sont rallongés d'une heure.

Février remplit les fossés, mars les vide.

L'hiver n'est jamais bâtard;
S'il ne vient tôt, il viendra tard.

S'il pleut le jour saint Marc,
Il ne faut ni pouque ni sac.

Quand il pleut en avril,
Apprête ton baril.

Jamais le mois d'avril
Ne s'en va sans épi,
Et le mois de mai
Sans épi de blé.

A l'Ascension, mâque de la chai tout tan saoul,
Pour être plus fort au mois d'août.

S'il pleut le jour de saint Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

A la Madeleine,
Les noix seront pleines;
A la Saint-Laurent,
Regarde dedans.

A la fête de sainte Luce,
Le jour croît du saut d'une puce.

Aujourd'hui jour de saint Thomas,
Cuis ton pain et lave tes draps;
Dans huit jours Noël tu auras.

Il n'y a point de samedi,
Où le soleil ne luit.

4. — PROVERBES DIVERS.

La centaine est mêlée. — Les affaires s'embrouillent. La centaine est un petit faisceau de fil qui fait partie d'un écheveau et sert à l'attacher.

Brailler comme une brouette mal graissée. — Pousser de grands cris.

Il est comme mon bonnet; il a plus de goule que d'effet. — Il parle plus qu'il n'agit.

Liard à liard la coutume se ramasse. — Avec de l'économie, petit à petit, on acquiert de l'aisance.

N'être jamais du premier bateau. — Se trouver toujours en retard. Allusion aux divers départs des bateaux de la Bouille à Rouen.

N'y voir que du brouillard. — Ne rien comprendre à une affaire.

Mettre le grapin sur quelqu'un. — Le tenir sous sa dépendance.

Etre comme le c-l et la chemise. — *Se suivre comme m...., en chemise.* — Etre inséparables.

Ils sont comme St Roch et son chien; qui voit l'un voit l'autre.

Il beirait la mé et les peissons. — Pour exprimer un grand buveur, ou un homme très-altéré.

Il vaut mieux le charger que le saouler. Pour qualifier un grand mangeur.

Etre à pain et à pot avec quelqu'un. — Vivre en grande familiarité avec lui.

Vivre à hache et à mache (masse) *avec quelqu'un.* — Etre toujours en querelle avec lui.

Peter plus haut qu'on n'a le c-l. — S'élever plus haut que sa condition, dépenser plus que ses moyens ne le permettent.

Avoir les yeux plus grands que le ventre. — Vouloir plus de nourriture qu'on n'en peut manger.

Une épingle, c'est la journée d'une femme. Allusion à l'insuffisance du salaire des femmes, principalement dans le passé.

Ne pas se laisser mâquer le c-l par les mouques (mouches) *faute d'un coup de queue.* — Se dit de certaines femmes, par allusion à l'habitude des animaux de basse-cour de s'émoucher avec leur queue.

Elle tirerait mieux sans qu'minze (chemise) *que notre jument sans collier.* — Jeu de mots proverbial que l'on applique aux femmes suspectes.

Elle est couverte en ardoises, les crapauds ne montent pas dessus. — C'est la contre-partie des deux proverbes précédents.

C'est la famille à Riquiqui, tant plus il y en a, tant moins ils valent.

C'est un compliment de matelot, il est court et sot. — Une injure, une brutalité en peu de paroles.

Ses rentes sont hypothéquées sur les brouillards de la Seine. — Il ne possède rien.

Brûler sa chandelle par les deux bouts. — Faire des dépenses exagérées.

Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. — Réponse proverbiale à des conseils dont les avantages sont douteux.

De voleur à voleur, le diable s'en rit. — Qu'importe qu'un fripon dupe un autre fripon!

Foure de quien (chien) *qui s'alause ne vaut pas grand' chose.* — Un homme sans valeur qui fait son éloge n'en est pas moins un homme sans valeur.

Il est comme Barrabas et la Passion, on le trouve partout. — Ou bien: *il est comme gloria patri, il est fourré partout.*

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Un pére avait deux effants; l'cadet li dit ment cha: — Man pére, baillez mai ce qui deit m'erveni d'vot'bien. Et le bonhomme *déguenassit* s'n'ergent et leux sépartagit san de quoi.

Après que le pus jeune eût hallé à san pére le pus qu'il put, il s'ensauvit dans un endreit oyoù qu'il mâquit tout ce qu'il avait, dans des dépotayers et des much'-tan-pot, avec un tas de braudées, de quaimands, et autres genées.

Drès qu'il eut tout envalé ment un saffre, et qu'il en fut hâqué au point de rebouquer dessus, il arrivit eune grande fameine; et comme i n'avait point eune crôte à se fourrer dans la goule, il eut quasiment la faimvalle.

I dévala devers la ville, et trouvit à se placher cheux un moussieu, qui l'envéyit ava lés camps pour garder lés pourcias et lés treues.

Il eût bien voulu, ilau, pûcher à même les claffrées d'écales, de peires blèques et de pluquettes que les cochons baffraient, pour remplir sa falle; mais pièches ne li en baillaient. Et pis sa pannée était en loques, il était nu-gambes; il avait bein freid.

Il s'dit en tout par li: J'sieux un blot, un vrai atot; y a dans la maison de nos gens des garchons de querrue et des batteux en grange qui mangent des pies et des flambées quand no cuit, tandis que mai, ichit j'nai tant seulement pas un miet de d'qui à me mettre dans le gavion.

Faut que j'prenne m'n'équeurce, et que j'men voige cheux nos gens. J'dirai à man pére : — J'sieux un sotas, un piant; j'ai tout mâqué; j'en ai ben deu, allez, et je n'sis pus deigne d'être appelé vot' fils. Traitez mai ment le drenier des journaliers qu'os avez l'endreit.

I se levit et s'n'allit après san pére, mais quand stichitte le vit si pitiable et si loquetu, il en crétit, et courant à li, i se jettit à sen cô et l'embrachit.

L'éffant, qu'était pas mal coinche, li dit : — Man pére, j'ai bigrement mal agi envers vous ; j'en bisque assez, marchez ; mais annuit j'sieux bien duit.

Le bonhomme li réponnit : — Pisque te v'là, n'causons pus de cha. Et i dit à ses gens : — Baillez li une plaude toute risant neuve et un capet ; mettez li des cauches aux gambes et des galoches ès pieds ; fourrez li le deit dans un annet.

Allez étout quérir un viau gras ; tuez le ; mêlez y le salé qu'est dans la tinette ; tirez de la meilleure bèchon et du pré ; faut que j'fachions eune fière boustifaille.

Pa'ce que man garchon, que v'la, avait mouru et il est ersuscité ; il était adiré et il est artrouvé. Et on c'menchit à bouffer le fricot d'eune rude fachon.

Pendant cha, l'ainné fils qu'était ava la campagne à rêquer des pommes à beire, ervint cheux ses gens. Quand il approchit, il fut bein surprins de veir de la mâquaille comme si c'était dans les gras-jours.

Et il app'lit un des gens pour saveir qui que c'était que tout cha, et pour qui tout su feton là.

Stichitt li réponnit : — C'est vot' besot qu'avait fiché le camp et qu'est arvenu dans la débine ; et vot' père, au lieur de quècher, l'a débraudé et requinqué, et pis il a c'mandé de tuer le viau gras.

Ah ! c'est ment cha ! qu'i dit ; i faut se déjuquer de la turne et mâquer san de quoi pour qu'on vous fasse des repas de Lisieux ! c'est de la gabegie ; j'veux pas être témoin d'ces giries là.

Mais san pére l'aperchut et li dit : — Vi t'en aveu nous, fieu.

Et stichitte li réponnit : — Man ch'pére, v'la tout plein des années que j'vos sers sans rebouquer sus ce que vous m'avez c'mandé ; malégré cha, vous ne m'avez jamais baillé ni chai, ni béchon, ni ergent, pour me régaler aveu d's amis ;

Mais vot' aut' effant s'ensauve ; i va mâquer tout san dequoi avec d'autres manjurias et des gouines ; il revient tout décaduit, et vous vous baillez n'sai cobein d'détourbier à s'n égard !

Le père li dit : — V'la ben du bagout, et su potin là c'menche à m'éluger. N'sais tu pas bein qu'tout ce que j'ai est à tai et qu' tu seras aussi bein étoré qu' là été tan frére ?

Mais quand le mauvais gas qu'était adiré est ertrouvé ; quand stila qu'avait mouru est ersuscité, fallait pas l'effoucher ni l'erbuter ; au contraire, fallait choquer pour fêter san retour.

FIN.

